la rabbine Delphine Horvilleur « Depuis le 7-Octobre, mon lien à l'universalisme s'est encore renforcé »

ENTRETIEN

JOËLLE MESKENS
ENVOYÉE PERMANENTE À PARIS

Dans son dernier livre, *Sermons sous les décombres* (Olivier Nora éditions), la rabbine Delphine Horvilleur jette un œil dans le rétroviseur. En s'apercevant que depuis l'attaque terroriste du Hamas le 7 octobre 2023, elle a pu faire preuve d'aveuglement. Mais elle invite aussi toute la société à faire son autocritique.



« C'est qui, les "nôtres", en temps de guerre ? », interroge Delphine Horvilleur. © PHOTO NEWS.

Ce livre a failli s'appeler L'angle mort ». Quel est cet angle mort que vous n'aviez pas vu après le 7 octobre 2023 ?

Il y a un an, après le retour des derniers otages du Hamas, j'ai entrepris de relire les sermons que j'avais prononcés à la synagogue depuis le 7-Octobre. J'étais alors face à tant d'angles morts, les miens et ceux du monde qui m'entoure, ce que je n'avais pas su dire et aussi ce que le monde tout autour refusait de voir ou de reconnaître.

Face à moi, il y avait l'angle mort de la douleur de l'autre, l'angle mort de l'antisémitisme, de la douleur palestinienne, et la conscience que les mots devenaient de plus en plus impossibles à trouver. Je savais que je devais regarder cela en face. Si on ne se livre pas à ce devoir d'autocritique, si l'on reste éternellement convaincu d'être dans son bon droit, alors on versera dans l'enfermement morbide du « campisme ». En me livrant à cet exercice, j'aspire à ce que d'autres fassent la même chose et soient aussi capables de se retourner vers nos faillites collectives.

Le « campisme », c'est l'assignation identitaire ?

On surjoue en permanence cette affiliation identitaire. Quand je vivais aux Etats-Unis, au début des années 2000, je constatais que plein de gens commençaient leurs phrases comme ça : « En tant que Noir », « En tant que gay », etc. Je pensais qu'en Europe, et particulièrement en France, la république nous protégerait de cette *identity politics*. Je me suis trompée. L'expression qui est devenue pour moi la plus terrible, c'est : « Attention, il ne faut pas dire ça parce que ça va faire le jeu de tel ou tel, des pro ceci ou des pro cela, du RN ou de LFI. » Mais à force de ne pas vouloir faire le « jeu » de tel ou tel, c'est le « je » qui a fini par disparaître. On ne dit plus que « nous », comme une appartenance au camp des certitudes.

Si l'on reste éternellement convaincu d'être dans son bon droit, alors on versera dans l'enfermement morbide du « campisme »

Vous-même, dans votre livre, n'écrivez-vous pas « les miens » ?

C'est vrai, et j'y mets d'ailleurs maintenant des guillemets en m'interrogeant sur ce que cela recouvre. C'est qui, les « nôtres », en temps de guerre ? Ceux qui partagent notre patriotisme, notre nationalisme, notre ethnie, notre idéologie, nos rêves, nos expériences ? Je sais évidemment qu'en tant que rabbin, ces sermons que je reproduis dans le livre sont adressés au départ aux Juifs de ma communauté. Mais je me suis rendu compte à quel point cette expression transcendait pour moi l'affiliation identitaire. Les « miens », ce sont ceux qui me font du bien. Spontanément, je pense à Kamel Daoud, Wajdi Mouawad, Leïla Slimani. Ceux qui refusent la confrontation inexorable, la polarisation de notre société.

Dans votre livre, vous évoquez aussi l'assignation à dire certains mots. Dans un débat politique français, les rivaux socialistes de Raphaël Glucksmann lui intimaient récemment de prononcer le mot de *génocide* pour qualifier la situation à Gaza. Qu'est-ce que cela traduit ?

J'en ai parlé dans mon dernier sermon de Kippour. C'est ce qu'on appelle un *shibboleth*. C'est un mot dont la signification n'a jamais autant d'importance que ce à quoi il sert : fédérer un camp ou ostraciser un autre. C'est un mot qui permet de définir les uns et les autres comme des amis ou des ennemis. Le mot « génocide » illustre parfaitement cela. On somme les gens, en particulier les Juifs d'ailleurs, de l'utiliser, sinon on les *cancel*. C'est troublant de constater que ce mot de « génocide » a été prononcé dès après le 7-Octobre, avant même la réplique militaire israélienne. Mais attention, quand je dis cela, cela ne veut absolument pas dire que l'histoire et les juges ne doivent pas faire leur travail. Je souligne seulement que, pour l'instant, cette définition juridique n'a pas été retenue par la Cour internationale de justice. Peut-être le sera-t-elle un jour ou au contraire sera-t-elle définitivement rejetée. Ce qui me frappe, c'est que cette énonciation ou non du mot de « génocide » ne recouvre en rien un débat juridique. C'est devenu une affaire de symbole. Si les mots ne servent qu'à fédérer ou à exclure, alors on entre dans le temps de la violence politique.

Le 7-Octobre a contribué à polariser plus que jamais les « camps ». Mais pas vous ?

Je comprends très bien l'effet de repli auquel a pu conduire le désespoir. Mais personnellement j'ai ressenti, et même presque physiquement, que cela produisait sur moi un effet inverse. Mon lien à l'humanisme, à l'universalisme s'est encore renforcé. Aujourd'hui, je vois sur les réseaux des meutes qui m'attaquent de part et d'autre. D'un côté, une ultragauche pro-palestinienne inconditionnelle, et de l'autre, une droite pro-Netanyahou hostile à toute critique d'Israël. Elles sont persuadées d'être des ennemies, mais elles utilisent en fait les mêmes outils. Dont ce fameux « nous » qui constitue la grammaire de la haine.

Vous être française mais aussi israélienne. Qu'attendez-vous des élections du 27 octobre ?

Comme beaucoup de gens, un changement de leadership. Ça me semble relever d'une urgence vitale, même si aujourd'hui 50 % de la population israélienne pense sans doute le contraire. Certaines personnes ont tiré du 7-Octobre une leçon de défiance absolue à l'égard de toute politique de rapprochement, l'idée que seule la force serait un outil de protection pour l'avenir. Je le comprends, mais je ne me résous pas à cet enfermement dans le désespoir.

Depuis que j'ai quitté Israël, il y a 30 ans, je ne m'autorisais plus à voter. Cette fois, je vais le faire. C'est un moment angoissant à la fois pour le pays lui-même et pour son lien à la diaspora juive. Mais qu'on ne se méprenne pas : quand je parle de la nécessité d'un changement de leadership, je ne parle pas que d'Israël. Le Hamas porte l'énorme responsabilité de ce qui s'est passé le 7-Octobre. Il a tendu un piège à Israël et Israël est tombé dans ce piège.

Avez-vous vu le film *Naza* ? Et si oui, qu'en avez-vous pensé ?

Les uns ont parlé d'un documentaire journalistique incontestable, les autres ont crié au mensonge et à la propagande. Je crois que ce film n'est ni l'un ni l'autre. C'est un film militant qui appelle à une secousse pour la société israélienne. Les affirmations terribles de ce film doivent faire l'objet d'une enquête, de réactions et de contre-réactions. Quoi que l'on pense de ce film, je trouve remarquable qu'une société en guerre puisse encore produire une telle réalisation. Quel pays voisin d'Israël pourrait produire un tel film ? Aucun, sans doute. Depuis sa projection, des débats virulents ont lieu en Israël, et c'est à mon sens le signe d'une vitalité qui persiste dans ce pays. Il revient à l'armée d'enquêter, et de répondre à ces accusations terribles.

Plus personne ne parle de la solution à deux Etats ?

Pourtant, il faudra bien apprendre à vivre ensemble. Il y a quelques jours, un ancien otage du Hamas, Avinatan Or, a donné une interview à la télévision israélienne qui a fait beaucoup de bruit. Enlevé au festival Nova, il a passé deux ans dans les tunnels du Hamas. Il a évoqué une conversation avec son geôlier en ces termes : « Tu peux me tuer mais si tu me tues, mes enfants tueront les tiens, et puis après tes petits-enfants tueront les miens. On peut continuer à s'entretuer mais la vérité, c'est que les Juifs et les Arabes, on est là pour rester sur cette terre. Personne n'ira ailleurs. » Ce qui est fou, c'est que ce qui devrait passer pour une évidence, un truisme, est devenu aujourd'hui presque subversif.

ABONNÉS

« Le combat contre la haine n'exige-t-il pas une union sacrée ? »
Retrouvez la seconde partie de l'entretien sur notre site et notre application.